Ami du Clergé du 31 octobre 1929

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de la Dédicace. — Nos églises sont la maison de Dieu, 673.
Cinq minutes d'Evangile. — LII. *4e Dim. après l'Epiphanie :* L'Eglise toujours attaquée ; nos devoirs envers elle, 675. — LIII. *5e Dimanche :* Le démon, son existence, sa puissance, 676.
Aux Enfants de Marie — XXX. La vie réparatrice, 676.
Pour l'anniversaire de l'Armistice. — I. Les leçons du souvenir, 677. — II. Souvenir reconnaissant et chrétien, 679.
Pour la fête de S. Martin. — I. L'exemple de ses vertus, 680. — II. L'apôtre zélé, 682.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXXVI. Les petits moyens à exploiter *(suite)*, 684.

POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

NOS ÉGLISES SONT LA MAISON DE DIEU

Mes frères,

Plusieurs siècles ont passé sur l'église où nous sommes réunis, et chaque année, depuis qu'elle est construite, les échos de ses voûtes retentissent des hymnes joyeuses et triomphantes qui ont signalé sa première inauguration. Toutefois, remarquez-le, ce n'est pas à la dimension majestueuse de ses plans ni à la perfection de ses détails qu'elle doit les honneurs qui lui sont rendus aujourd'hui. La plus humble église de village et la plus magnifique cathédrale célèbrent avec le même éclat l'anniversaire de leur dédicace. L'une et l'autre sont aussi grandes à nos yeux, parce que Dieu les a choisies pour y fixer sa demeure.

La liturgie de la Dédicace est pleine de cette idée, c'est pourquoi nous nous y arrêterons un instant, ce soir : nos temples catholiques sont les seuls qui méritent, en stricte vérité, le titre de maison de Dieu.

I

A vrai dire, Dieu est partout ; et le premier temple qu'il s'est bâti, c'est l'univers, c'est cet ensemble de la création où resplendissent dans de merveilleux reflets sa grandeur et sa puissance souveraines. Ce temple a pour voûte le firmament des cieux, le soleil en est le flambeau, la vaste étendue de l'horizon en décrit l'enceinte ; les plaines et les montagnes en forment les colonnes et les assises. Dans ce temple, tout, depuis l'étoile jusqu'au brin d'herbe, rappelle Dieu à qui veut le voir, tout chante la louange de Dieu à qui veut l'entendre. Mais depuis le péché l'homme a la vue trop faible pour discerner nettement le Très-Haut dans cette immensité. Pour l'atteindre, il a besoin de le trouver plus près de soi.

De son côté, Dieu aspire à combler la distance infinie qui le sépare de nous. Il trouve « ses délices parmi les enfants des hommes », son bonheur est d'entrer en société dès cette vie avec sa créature douée d'intelligence. C'est pourquoi dès l'origine de notre race, Dieu descendait dans le jardin de délices où il avait placé nos premiers parents, et il s'entretenait avec eux. Aussi, au jour même de leur péché, c'est avec une incomparable richesse de bonté que le Seigneur, en pardonnant à l'homme, lui promit de partager un jour son exil et de se mêler à sa vie en prenant les livrées de sa nature.

Souvent, dans la suite, Dieu se plut à favoriser de ses apparitions et de ses visites les saints de l'antique Alliance. Il semble que sa tendresse, impatiente de se communiquer à l'humanité, ne se résigne point à la lenteur des temps. Il se choisit un peuple, et au milieu de ce peuple il veut avoir sa demeure et dresser sa tente. Il appelle Moïse : « Va dire aux enfants d'Israël de m'apporter leurs offrandes... Qu'ils me fassent un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux » (Ex., XXV, 2-8). Et Dieu donne ensuite longuement le détail de la maison qui doit lui être construite. Quand le travail est achevé, au jour fixé par Dieu encore, Moïse consacre par l'huile sainte ce premier tabernacle qu'une nuée couvre aussitôt et qui se trouve rempli de la gloire du Seigneur. (Ex., XL, 32).

Ce n'était qu'un pavillon mobile, comme les tentes d'Israël. Mais aussitôt que le peuple juif, repliant la toile du voyageur, a commencé à s'asseoir dans une demeure fixe et permanente, le Seigneur ne se contente plus du tabernacle portatif : il lui faut une habitation en harmonie avec sa majesté souveraine.

Le roi David, saintement inspiré, trouve indécent pour lui d'habiter dans une maison de cèdre quand l'arche de Dieu réside sous la tente, et il se propose d'élever un temple au Seigneur. C'est Salomon qui réalise le projet. Il se fait lui-même l'architecte de la nouvelle construction ; le peuple entier concourt avec enthousiasme à cette glorieuse entreprise. Et après sept ans, le Temple dresse sur l'esplanade qui porte encore aujourd'hui son nom la masse de ses constructions aussi riches que grandioses. Au cours même des travaux, Dieu avait dit à Salomon : « Cette maison que tu bâtis, si tu marches selon mes lois, j'y habiterai au milieu des enfants d'Israël, et je n'abandonnerai pas mon peuple. » Tous les anciens et les chefs de tribus furent convoqués pour la dédicace. Les prêtres y transportèrent l'arche d'alliance : on immola de nombreuses victimes et Salomon adressa à Dieu, en face du peuple assemblé, une prière magnifique dont voici le début : « Le ciel et le ciel des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie !... Soyez cependant, mon Dieu, attentif à la prière de votre serviteur... Que vos yeux soient ouverts nuit et jour sur cette maison, sur le lieu dont vous avez dit : « Là sera mon nom. » Exaucez la supplication de votre serviteur et de votre peuple d'Israël ; lorsqu'ils prieront ici, exaucez-les du lieu de votre demeure, du ciel exaucez et pardonnez. » Et Dieu daigna lui répondre : « J'ai exaucé ta supplication,

j'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie, pour y mettre à jamais mon nom, et j'aurai toujours là mes yeux et mon cœur. »

Qui pourrait s'étonner après cela que le peuple juif se préférât à tous les peuples du monde ? A d'autres la gloire des conquêtes et le progrès de la civilisation ; pour lui, son orgueil est de pouvoir dire : nous avons le temple de Dieu ; et quand on lui demande son nom, il répond : Je suis Israël, le peuple qui approche de Dieu, car « il n'est point de nation privilégiée comme nous à laquelle le Très-Haut se communique avec autant d'amour et de familiarité. » (Deut., IV, 7).

Mais, en bonne vérité, les Juifs étaient-ils donc si favorisés ? La gloire du Seigneur se manifestait dans leur Temple, mais c'était à des époques éloignées, à de rares intervalles, sous des symboles et des figures. Le Temple renfermait les Tables de la Loi, la manne du désert, la verge d'Aaron, mais ce n'étaient que des souvenirs des prodiges de la main toute-puissante de Dieu. En réalité, lui-même n'y habitait pas encore à proprement parler : sa présence personnelle, le Temple ne la possédait pas.

II

Un jour, le sol de la Judée eut cet insigne honneur. Quand fut venue la plénitude des temps annoncée dans l'Ecriture, le Fils éternel de Dieu s'unit à notre nature : il apparut visiblement au monde, il conversa avec les hommes comme l'un d'entre eux et S. Jean put dire : « Nos yeux l'ont vu, nos oreilles l'ont entendu, nos mains ont touché le Verbe de vie. » Tour à tour Bethléem, Jérusalem, Nazareth le possédèrent et purent s'approprier cette autre parole du même S. Jean : « Le Verbe de Dieu a habité parmi nous. »

Cependant ses éternels desseins ne lui permettaient que quelques années de ce séjour visible sur la terre. Sa mission achevée, l'Homme-Dieu devait remonter au ciel pour recueillir les gloires de son immolation. Vous craignez de le voir abandonner l'humanité qui s'est accoutumée au bonheur de sa présence ? Rassurez-vous ; son amour saura faire des heureux dans le ciel sans laisser des orphelins sur la terre. Dans les trésors infinis de sa toute-puissante bonté, il trouve le secret d'habiter avec nous comme il nous l'a promis et sa présence eucharistique dans nos églises a fait de chacune d'elles sa maison.

Rendons-nous compte de l'avantage qui nous est accordé : par l'Incarnation, Dieu s'est montré au monde sous une forme sensible, mais une seule génération a eu le privilège exclusif de le posséder, un seul peuple l'a vu, un seul lieu de la terre a été le témoin de son passage. Par sa présence eucharistique dans nos temples, le Sauveur habite chez les hommes, il se communique à toutes les contrées comme à tous les peuples, sa vie devient le bien propre et le bien commun de toutes les générations.

Vive est l'émotion du voyageur chrétien qui, parcourant l'antique Orient, y suit avec foi les traces qu'a laissées sur la terre le Dieu fait homme. Ici, se dit-il, dans une grotte servant d'étable, naquit sur la paille Jésus, le Sauveur du monde. Là, au sein d'une humble bourgade, le Fils du Très-Haut ensevelit 30 années de sa vie dans l'obscure maison d'un artisan vivant de ses mains. Sur les flancs de ces montagnes, au bord de ces lacs, au milieu de ces plaines, il laissa tomber de ses lèvres divines des enseignements que nul n'avait encore entendus. Au sommet de cette colline il mourut en pardonnant à ses bourreaux et en bénissant le monde.

Or, m. f., sachons-le bien, le pèlerin ne trouve en Terre Sainte que des souvenirs du passage de l'Homme-Dieu ; ici, au contraire, il trouve la réalité de sa présence. Chacune de nos églises est une autre Bethléem : c'est là qu'entre les mains et à la parole du prêtre, le Fils de Dieu vient prendre une nouvelle naissance, enveloppé des voiles du sacrement comme de langes, et placé dans le Tabernacle comme dans une nouvelle crèche. Chacune de nos églises est une autre Nazareth : là, comme autrefois dans l'atelier du charpentier, Jésus cache sa gloire et ensevelit sa majesté sous des ombres mystérieuses. Chacune de nos églises est une nouvelle Judée : c'est là qu'il reproduit tous les miracles d'amour qu'il semait sur ses pas dans sa carrière évangélique. Chacune de nos églises est un nouveau Calvaire, c'est là qu'il reproduit sans effusion de sang le mystère de son immolation au Golgotha : la foi le découvre sur l'autel, comme un agneau qui porte les marques de la mort. Et ainsi le chrétien retrouve tout ce qu'il a lu dans l'Evangile ; il retrouve même plus ici, car les contemporains du divin Maître ne l'ont vu que passer, tandis que nous le possédons à demeure dans les maisons que nous lui avons bâties.

Je comprends que, pour élever à l'Hôte divin qui les habite des maisons moins indignes de lui, je comprends que la foi ait fait appel à toutes les ressources de l'art et du génie. N'avons-nous pas plus de raisons que David et Salomon de rassembler toutes les richesses et de mettre en commun tous les efforts pour la décence et la splendeur de ces maisons, puisque ce n'est pas à un homme, mais à Dieu que nous préparons une habitation ?

Et quand cette demeure est bâtie, l'Eglise veut la sanctifier par la dédicace ou la consécration, avant qu'elle abrite effectivement le Fils de Dieu. Elle recommande au peuple et au clergé de s'y préparer par le jeûne. Le prélat consécrateur a jeûné lui-même la veille de la cérémonie. Assisté de son clergé, il fait plusieurs fois le tour de l'édifice à l'intérieur et à l'extérieur, en aspergeant d'eau sainte les fondations et les murailles. Sur le sol de l'église, des cendres ont été répandues en forme de croix : l'évêque les bénit et trace sur elles avec sa crosse les lettres de l'alphabet grec, puis celles de l'alphabet latin. Il s'avance ensuite vers l'autel qui sera le trône de l'Homme-Dieu. Sur la pierre de l'autel, il fait plusieurs signes de croix avec le saint chrême ; il consacre tout spécialement la petite cavité ou tombeau creusée dans le flanc de la pierre d'autel, où tout à l'heure il déposera les reliques des saints :

avec un ciment qu'il a béni il y scelle ces reliques, puis il encense l'autel. L'habitation du Seigneur est prête ; dans une des nombreuses oraisons qu'il adresse à Dieu, le pontife le supplie d'entrer dans la maison que son ministre lui dédie, et de lui accorder l'honneur de son séjour.

Sa prière sera exaucée dans un instant, au saint sacrifice qui termine toujours la dédicace d'une église : le Fils de Dieu, rendu présent par la parole du prêtre, prendra possession de cette maison. Et la porte du tabernacle se refermera sur les espèces consacrées qui voilent à nos yeux la présence désormais perpétuelle du Dieu Sauveur.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

LII

4e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

L'Eglise toujours attaquée ; nos devoirs envers elle

L'évangile d'aujourd'hui nous conduit sur le lac de Génésareth. La barque, dans laquelle Jésus a pris place avec ses disciples, n'a pas plus tôt gagné le large que le Maître s'endort profondément. Cependant les vents se déchaînent, les eaux se gonflent, la tempête sévit, la barque tantôt s'élève sur le sommet des vagues, tantôt retombe et disparaît comme ensevelie dans les flots, et les apôtres, gens de métier cependant, s'épouvantent.

Tous les commentateurs voient dans cette barque, prête à sombrer, l'image de l'Eglise au milieu de l'océan du monde.

Voyons ensemble 1° *que l'Eglise a toujours été persécutée*, et 2° quels sont *nos devoirs* dans ces heures difficiles.

I

Ils sont rares les siècles qui n'ont pas vu l'Eglise aux prises avec la tempête. Le divin Maître avait prédit aux apôtres « qu'ils seraient poursuivis et mis à mort à cause de son nom. » Cette parole prophétique commençait à se réaliser dès le lendemain même de la Pentecôte. Les docteurs juifs, sentant que leur règne allait finir, poursuivirent les disciples, les traînèrent en prison. Bientôt S. Etienne, le premier diacre, expira noyé dans son sang.

Puis vinrent les persécutions des empereurs romains. Dans la première, celle de Néron, S. Pierre et S. Paul furent martyrisés. Pendant trois siècles les chrétiens furent traqués. Qui pourrait dire le nombre des victimes qui ont succombé pendant cette effroyable tempête ? Si nous consultons les historiens, ceux qui disent le moins répondent 10 à 12 millions ; mais les listes ne sont pas complètes. Quoi qu'il en soit de ces chiffres, il faut que l'extermination ait été poussée bien loin, puisque l'empereur Dioclétien fit frapper une médaille sur laquelle on lisait ces mots : « *Christiano nomine deleto*. Gloire à Dioclétien qui a fait disparaître le nom chrétien. »

Si nous voulions vivre pas à pas l'existence de l'Eglise, nous verrions qu'elle est tout entière contenue dans ce mot : *Combat*.

A la persécution sanglante succédèrent les hérésies et les schismes. Aux xe et xie siècles, les empereurs d'Allemagne opprimèrent l'Eglise sous prétexte de la protéger. A la suite de cet asservissement, des crises lamentables ravagèrent le clergé et les Ordres religieux. L'Eglise fut déchirée par ses propres enfants. Il est en effet, dans l'histoire de l'Eglise, des pages sombres et douloureuses. « *Il faut* que des scandales arrivent, » avait dit Notre-Seigneur ; terrible *il faut*, qui s'est réalisé même sur la Chaire apostolique. — Aux xie et xiie siècles un réveil soudain du manichéisme bouleversa la chrétienté. — Au xvie siècle survint Martin Luther, fondateur du protestantisme, qui souleva toute l'Allemagne du Nord contre l'Eglise catholique et déchaîna le fameux mouvement de la Réforme, en France avec Calvin, en Angleterre avec Henri VIII. — Après Luther, l'esprit de ténèbres suscita, au xviiie siècle, Voltaire et Rousseau et les encyclopédistes. Il donna au premier l'arme meurtrière du sarcasme ; il mit dans l'âme du second toute la magie du style et l'art du sophisme. Leur influence contribua à déchaîner le cyclone de la Révolution, qui fit trembler l'Europe tout entière. — Après, ce fut l'omnipotence de ce pouvoir occulte qui cherche à éliminer Dieu des moindres manifestations de la vie sociale.

Toujours l'Eglise a été persécutée ; on dirait que Jésus a abandonné son œuvre aux mains des hommes, qu'elle est soumise aux lois ordinaires qui régissent toutes les sociétés humaines.

Mais quand les méchants par leurs attaques haineuses, quand les bons par leurs fautes ou par leur indolence, ont tout compromis, en un mot, quand tout est désespéré, Dieu, qui paraissait dormir, intervient. Il agit sur les événements, tout rentre dans le calme, la religion reprend sa marche immortelle, en attendant de nouvelles tempêtes.

II

Mais quels sont les devoirs des catholiques dans les temps difficiles ?

1° Il faut d'abord *ne pas s'étonner* de voir la barque sans cesse ballottée et toujours en péril. L'Eglise, née sur une croix, ne peut vivre que de la croix et sur la croix : « Le monde vous haïra, » a dit Notre-Seigneur. Le monde, c'est-à-dire ceux qui veulent vivre en suivant les caprices de leur mollesse et de leur orgueil.

2° Nous *devons défendre l'Eglise*. Toute force y a touché : le glaive, la tyrannie, le sophisme, la politique ; et, chose étrange, elle est toujours debout et voit les funérailles de tous ses persécuteurs. Le passé nous répond de l'avenir. Mais si l'Eglise ne peut être détruite sur la terre, elle peut périr dans une nation. Elle est comme un arbre dont le tronc est immortel, mais dont chaque branche en particulier est périssable. En France, nous ne sommes plus présentement dans la tempête, il n'y a plus de coup de mer ; cependant, nous ne sommes pas en calme

plat. La houle de la persécution d'hier se prolonge et les matelots prudents ne s'abandonnent pas à une trompeuse sécurité. Quoi qu'il arrive, soyons toujours prêts à *affirmer nos convictions chrétiennes*. N'ayons pas peur des railleries et ne mettons pas notre drapeau dans notre poche : « Le véritable soldat, dit S. Cyprien, se montre au milieu des combats. » Le véritable catholique n'abandonne pas plus l'Eglise, sa mère, dans la tempête que dans le calme, et c'est ainsi qu'au jour de la victoire définitive il partagera son triomphe.

3° *Soutenons aussi les œuvres de l'Eglise*. Une foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ? Une foi qui ne sait pas pour sa cause sacrifier quelques écus, qui ne sont pas nécessaires au bien de la maison, est-ce une foi méritoire du salaire éternel ? « Les riches, disait Bossuet, ne peuvent se sauver que par les pauvres. » Or, aujourd'hui l'Eglise est une pauvre et chargée d'une nombreuse famille.

* *

M. f., il peut se faire que, pour des raisons personnelles, nous n'aimions pas certains hommes d'Eglise. Gardons cependant, dans notre cœur, l'amour de l'Eglise, car aimer l'Eglise c'est aimer Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

LIII

5e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Le démon : son existence, sa puissance

« Il survint un ennemi qui sursema de l'ivraie dans le blé. » L'ennemi, dont il est question ici, c'est le démon.

Nous parlerons aujourd'hui 1° de *son existence*, et 2° de *sa puissance*.

I

Les hommes de notre siècle, du moins en pratique, ne croient plus au démon, mais le chrétien ne peut mettre en doute son existence. Cent soixante-dix-sept fois dans l'Ecriture il est parlé de ces esprits de ténèbres machinant sans cesse la perte du genre humain. Souvent, dans l'Evangile, nous voyons Notre-Seigneur commander aux démons, qui s'écrient à son approche : « Fils de David, pourquoi êtes-vous venu nous tourmenter avant le temps, en nous arrachant le corps et l'âme des hommes ? » Ce pouvoir de chasser les esprits malfaisants, Jésus le donne à ses apôtres ; S. Paul, dans la ville de Philippes, guérit une jeune possédée qui procurait un gain considérable à ses maîtres, en découvrant des choses cachées.

Voici d'autres témoignages de l'existence des démons. Deux protestants, Fernel, médecin du roi Henri II, et le fameux Ambroise Paré ont consigné dans leurs écrits le nom d'un possédé qui parlait grec et latin sans avoir jamais appris ces deux langues.

Plus près de nous le saint Curé d'Ars racontait aux missionnaires qui vivaient avec lui que le diable, qu'il appelait « le Grappin, » le dérangeait souvent pendant la nuit. Tantôt il agitait au-dessus de lui des chaînes ou faisait rouler des morceaux de bois ; tantôt il contrefaisait le hurlement du loup ou l'aboiement du chien. Une fois, il lui apparut sous la forme de chauves-souris qui voltigeaient autour de son lit et remplissaient sa chambre ; les murailles en étaient toutes noires.

La croyance au démon est si bien traditionnelle dans l'Eglise que, dans la guerre acharnée livrée contre la religion, le pape Léon XIII ne considérait pas seulement la main des hommes, mais celle d'un ennemi plus puissant et plus habile : le démon, qui inspire et dirige toutes les attaques.

II

Par sa nature le démon est très puissant.

Il a une grande influence sur nos facultés sensibles, l'imagination et la mémoire, et sur les choses qui nous entourent. Seul le centre de l'âme, où règne notre liberté, lui est interdit, à moins que, dociles à ses suggestions, nous ne lui ouvrions nous-mêmes la porte de cette citadelle.

Plus nous sommes justes, plus nous sommes en butte à ses attaques. « Les vaisseaux qui ne portent rien, dit S. Chrysostome, ne craignent pas les pirates, mais bien les vaisseaux qui sont chargés d'or, d'argent et de pierres précieuses. »

Il faut noter cependant que souvent le démon laisse les âmes justes dans une tranquillité relative, afin de les amener peu à peu à la négligence et au relâchement dans la prière. Puis, quand il les voit endormies, il fond sur elles comme un oiseau de proie et les terrasse par une de ces tentations soudaines dont il a le secret. Quant à ceux qui vivent dans l'habitude du péché grave, comme il les possède tout entiers, il les laisse dans une effrayante tranquillité et d'esprit et de cœur.

* *

Craignons le démon, dont la puissance est si grande, et de même que les faibles recherchent l'amitié, l'alliance, la protection des forts, réfugions-nous souvent auprès de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, qui est aussi la nôtre. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

XXX

LA VIE RÉPARATRICE

Notre-Seigneur disait un jour à sainte Marguerite-Marie : « Pour tant de marques d'amour que j'ai données aux hommes, ils n'ont répondu que par l'indifférence et le mépris. » Et il lui demandait de le dédommager, autant qu'elle le pourrait, d'une telle ingratitude. Cette invitation s'adresse à toutes les âmes de bonne volonté ; c'est pourquoi la vraie piété doit être réparatrice.

I

« J'ai cherché quelqu'un qui s'attristât avec moi, et il ne s'est présenté personne ; j'ai cherché un

consolateur, et je ne l'ai pas trouvé » (Ps. XLIII, 21). C'est la plainte que le Psalmiste met sur les lèvres de Jésus souffrant.

Que l'homme pousse un pareil cri de détresse, rien de surprenant : il est faible, et quand la douleur étreint son âme, il a besoin d'implorer un secours consolateur. Mais n'est-il pas étrange de voir Dieu lui-même agir de la sorte et demander que nous partagions ses tristesses ? Au fait, dans l'hostie où il se cache au tabernacle, il reçoit tant d'oublis, de rebuts, d'outrages ! Il a beau jeter sur nous, et à pleines mains, ses bienfaits, il ne recueille qu'ingratitude. Sans parler de ses commandements que l'on foule aux pieds, de ses promesses que l'on dédaigne, de ses bontés dont on ne lui sait aucun gré, on ne répond à son amour que par la froideur, l'indifférence et trop souvent même par un mépris formel.

Que d'outrages dont le Cœur de Jésus est la douce victime ! Outrages qui sont le fait de ces âmes enivrées de l'amour des plaisirs et qui prostituent au démon un cœur que Dieu a fait pour lui ; outrages provenant des blasphèmes de l'impiété : aujourd'hui il est difficile de faire un pas dans la rue sans entendre le mot sacrilège ; outrages résultant de la profanation du dimanche, si habituelle hélas ! dans la paroisse ; outrages que Notre-Seigneur reçoit jusque dans le sacrement où il nous prodigue avec le plus de générosité les marques de son amour : non seulement on l'y laisse dans le plus complet isolement, mais encore on l'y traite sans respect, on assiste sans recueillement aux saints offices, on communie avec des dispositions insuffisantes, parfois encore, il faut bien le dire, on profane honteusement les saintes espèces. Véritablement on épuise à l'égard du Sauveur, tous les jours, toutes les formes et tous les degrés de l'ingratitude. Et ce qui lui est bien plus sensible, c'est que bien des âmes qui lui sont consacrées s'en rendent coupables.

II

A nous de venir quelquefois consoler sa solitude et réparer les opprobres qui lui sont infligés. A peine s'il compte encore dans bien des paroisses, comme au pied de la croix, quelques disciples fidèles. Vous du moins, dont la jeunesse a été abritée à l'ombre des tabernacles, soyez de ce nombre ; puisse sa plainte trouver un écho dans vos âmes ; aimez la prière et la communion réparatrices. Si vous étiez tentées d'hésiter, pensez à ce que Jésus disait aux Apôtres : « Vous aussi, voulez-vous me quitter ? » (Jo., VI, 68) ou encore au Jardin des Oliviers : « Vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! » Ecoutez ces tendres reproches, venez avec empressement consoler ce Dieu méconnu. Si Notre-Seigneur a pu faire à la charité envers les pauvres de si magnifiques promesses, que sera-ce pour nous de l'avoir assisté personnellement dans ses tristesses, ses abandons, d'avoir réparé pour nos péchés et ceux des autres par un surcroît de ferveur, de sainte modestie, de vertu éprouvée !

S. François d'Assise se croyait abandonné de Dieu le jour où il n'avait rien eu à souffrir. A son exemple nous devons regarder la souffrance comme une grâce, et en profiter pour en faire un acte réparateur. Du reste, l'occasion du sacrifice ne nous manque guère. Jusque dans vos rapports de famille, vous éviterez d'être sensibles au moindre choc ; il ne se passera pas une semaine où l'on n'aperçoive en vous la trace d'un effort sérieux. Dans vos repas même, vous saurez vous imposer quelques privations, soit en retranchant le superflu, soit en vous contentant des mets les plus ordinaires, soit en vous refusant quelquefois ce que vous désireriez le plus.

Mais pourquoi parler de sacrifices à l'heure où tout sourit dans la vie, où les soucis ne sont pas nés encore et n'apparaissent même pas ? C'est parce qu'à votre âge l'immolation est le plus méritoire, et qu'il faut savoir opposer aux outrages de la haine les expiations de la vertu. Oui, groupez-vous plus serrées autour du tabernacle pour y multiplier les hommages de votre piété ; donnez à vos promesses de fidélité plus de force, à vos repentirs plus d'amertume ; menez une vie plus conforme encore à l'Evangile pour racheter tant de fautes préméditées et réfléchies, pour tous ces blasphèmes qui coulent à flots dans le monde, dans ce monde maudit où le péché est chose commune.

Des âmes réparatrices, vous devez l'être. Vous ne pouvez pas disposer de la volonté des autres pour leur conversion, mais vous êtes libres de réparer pour eux, et si vous savez le faire avec élan, Dieu vous réserve en leur faveur des grâces de salut. Que le nombre des pécheurs diminuerait sur la terre, si on voyait croître le nombre des âmes pénitentes, de ces âmes qui vont jusqu'au bout de leur amour et peuvent dire avec S. Paul : « Je donnerai tout et me donnerai moi-même pour vos âmes » (II Cor., XII, 15).

* *

Il y a la vie stérile qui limite son horizon à quelques heures et sans penser à l'éternité. Il y a la vie aveuglée et coupable, où l'on ne songe qu'à s'amuser, comme si ce n'était pas folie de s'attacher uniquement à ce qui doit finir. Vous saurez compenser tout ce mal par une vie pénitente, mortifiée, réparatrice, dont il vous plaira d'offrir à Dieu, chaque jour, l'amer bouquet en lui disant : « Seigneur, vous avez souffert plus que moi, je vous reste encore infiniment redevable. »

POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

I

LES LEÇONS DU SOUVENIR

Mementote operum patrum quæ fecerunt.
Souvenez-vous des grandes choses qu'ont faites vos pères.
(I Macch., II, 51).

Mes frères,

C'est une touchante et patriotique pensée que vous avez eue de vouloir commémorer à nouveau

l'anniversaire de l'armistice, en faisant célébrer un service funèbre à la mémoire des héros de cette paroisse tombés au champ d'honneur. Vous avez compris que ces chers martyrs de la patrie réclamaient, comme tribut de notre admiration et de notre affection, autre chose que des monuments commémoratifs, inaugurés à grand renfort de discours et parfois, hélas ! de fêtes scandaleuses. Soyez félicités d'honorer vos morts en ravivant par la prière la fidélité de votre souvenir, car vous réalisez ainsi leur plus cher désir.

Au fond des tombes où reposent maintenant leurs ossements, il me semble les entendre vous redire cette belle parole que Mathathias, le père des Macchabées, adressait en mourant à ses vaillants fils : « Souvenez-vous des belles actions qu'ont accomplies vos pères. *Mementote operum patrum quæ fecerunt.* »

I

Oui, m. f., *mementote*. Souvenez-vous ! Et de qui vous souvenir d'abord, si ce n'est, parents désolés, de vos fils si tendrement aimés et si cruellement ravis à votre affection ; si ce n'est, épouses restées fidèles au milieu d'un dévergondage universel, de celui qui partageait avec vous la royauté du foyer domestique ; si ce n'est enfin, chers orphelins de la guerre, d'un père bien-aimé que vous ne reverrez plus ici-bas. Pardonnez-moi, puisque c'est pour vous affirmer toute la part que je prends personnellement et que prend cette assemblée à votre deuil si légitime, pardonnez-moi de rouvrir en ce moment une blessure encore mal fermée. Mais je croirais manquer à la mémoire de vos chers disparus, si je ne rappelais pas aujourd'hui, au moins pour un instant, les dettes sacrées d'amour et de reconnaissance que nous avons tous contractées envers eux.

II

Mementote ! Souvenez-vous de vos morts, m. f., mais surtout souvenez-vous des grandes leçons que vous a laissées leur trépas. Leur sacrifice vous dira d'abord à quel degré sublime doit s'élever en nous le culte de la patrie, surtout quand cette patrie s'appelle la France.

Il est facile, à coup sûr, de débiter de belles tirades sur le patriotisme ! Mais lorsque, comme en août 1914, la patrie se dresse soudain pour crier à tous ses fils : « A moi ! On veut m'anéantir ! Aux armes ! » quand, pendant près de cinq années, il faut, chaque jour et presque à chaque minute, se sacrifier soi-même et sacrifier les siens dans des luttes sans précédent ; lorsque surtout il faut mourir simplement et sans phrases pour cette mère qui s'appelle la patrie, oh ! alors, le patriotisme n'est plus un vain mot ni une creuse théorie : c'est la plus sublime des réalités et ceux qui surent la faire passer dans leur vie et qui allèrent jusqu'à en mourir méritent bien qu'on garde à jamais leur glorieux et impérissable souvenir.

III

Cela, toutefois, ne suffit pas. Nos grands morts sont tombés au champ d'honneur pour assurer à la France et surtout à leurs familles dont se compose la patrie, une *paix* glorieuse et durable. Cette paix, hélas ! est encore loin d'être réalisée. Certains, faisant passer de mesquines préoccupations de sectarisme ou d'égoïsme avant cet idéal sublime, lui ont déjà opposé un premier et peut-être insurmontable obstacle. Je veux espérer, m. f., que ces fauteurs de divisions et de haines n'ont pas de partisans ou de disciples parmi nous. Votre présence, d'ailleurs, me prouve que s'il est des esprits brouillons et inintelligents à qui la guerre n'a rien appris, vous n'êtes pas de leur espèce, et que vous n'avez à cœur, comme celui qui vous parle en ce moment, que de réaliser dans cette commune l'idéal de fraternité enseigné par Jésus-Christ, c'est-à-dire par Dieu lui-même : « *Beati pacifici, quoniam ipsi possidebunt terram.* Bienheureux les pacifiques, parce que ceux qui travaillent à établir la paix dans le monde sont les vrais conquérants de l'humanité ! »

Mais le St-Esprit nous signale, au livre des Psaumes, le principal obstacle à la paix quand il nous dit qu'il n'y a pas de paix pour les impies : « *Nulla pax impiis.* » Ne serait-ce pas la véritable raison pour laquelle nous en sommes encore, après six années, à attendre en France les douceurs et les avantages d'une paix pourtant si glorieusement et si douloureusement gagnée ? N'est-ce pas parce que la France continue ses errements d'avant-guerre au point de vue religieux, que la paix semble être perdue de plus en plus pour nous ?

La première condition, en effet, pour avoir la paix d'après la parole de Dieu lui-même, c'est que la France cesse d'être impie, ou tout au moins cesse d'être indifférente à Dieu et à la religion. Et comme la France, m. f., c'est vous, c'est nous tous, il faut donc, en définitive, si nous voulons jouir de la paix que nos morts nous ont conquise au prix de leur sang, il faut nous convertir et redevenir chrétiens.

Faisons donc courageusement, chrétiennement, et, pourquoi ne le dirions-nous pas ? patriotiquement ce qu'il faut faire. A l'occasion, par exemple, de la prochaine grande fête de l'Eglise, celle de Noël, cette fête qui nous rappelle le baptême de Clovis et la naissance de la France à la foi catholique, rapprochons-nous de Dieu en venant reconquérir au confessionnal d'abord, puis à la sainte Table, la pureté immaculée de nos consciences et de nos âmes.

De plus, cette paix que je vous souhaite a été définie par un illustre Docteur de l'Eglise, S. Augustin, « la tranquillité de l'ordre. *Pax est tranquillitas ordinis.* » L'ordre est donc la condition nécessaire de la paix ; c'est pourquoi il faut l'ordre non seulement en nous-mêmes, mais encore en dehors de nous-mêmes.

Il faut de l'ordre dans les familles au foyer domestique par la fidélité des époux et l'obéissance respectueuse des enfants. Il faut de l'ordre dans l'atelier et dans l'usine par la justice intègre des patrons et le travail consciencieux des ouvriers. Il faut de l'ordre dans l'Etat avec un gouvernement honnête et respectueux de la religion, de la morale, des droits et des intérêts des citoyens et du pays. Il

faut de l'ordre enfin dans la société tout entière où chacun, dans l'union la plus sacrée, doit travailler et concourir à la prospérité et au bonheur de tous.

Voilà, m. f., pourquoi nos héros sont morts ; voilà la victoire qu'ils ont entendu assurer à leurs familles et à leurs concitoyens ; voilà ce que vous devez vous efforcer de procurer vous-mêmes à la France si vous voulez être dignes de ceux qui ne sont plus. « *Justitia et pax osculatæ sunt.* La justice et la paix se sont donné un baiser fraternel, » nous dit encore le St-Esprit au livre des Psaumes. Vos pères, vos époux et vos fils sont morts pour défendre le droit et la justice. Honorez aujourd'hui leur mémoire et leurs cendres glorieuses en prenant la résolution de travailler à la paix qui donnera à notre patrie une prospérité et un bonheur immortels.

* *

Dans quelques instants, m. f., nous allons offrir le saint sacrifice pour nos morts afin d'acquitter dans la mesure du possible notre dette envers eux. *Requiem æternam dona eis, Domine,* dirons-nous. O Dieu des armées et de la victoire, donnez à ces braves le repos glorieux de l'éternité qu'ils ont bien mérité. O Christ Jésus qui avez donné votre vie sur le Calvaire pour le salut de l'humanité, accueillez dans un geste d'amour et de pardon les âmes de nos bien-aimés disparus. Placez-les dans votre beau ciel, tout près de vous, à une place où, quelque jour, nous puissions les rejoindre pour vous y adorer sans fin. Ainsi soit-il.

II

SOUVENIR RECONNAISSANT ET CHRÉTIEN

Mes frères,

Le 11 novembre 1918, les cloches sonnaient joyeusement la fin de la guerre. Par toute la France et le monde entier, c'étaient des chants d'allégresse, des larmes de joie, un immense soupir de soulagement à l'annonce que l'épouvantable cauchemar avait pris fin.

Depuis lors, chaque année, nous célébrons l'anniversaire de la victoire, et nécessairement nous y associons nos glorieux morts. A chaque Toussaint, à chaque fête commémorative, le souvenir de nos compatriotes qui ont donné leur vie pour la France se dresse impérieux et puissant. Nous sommes revenus, nous. Eux, ils sont restés. Ils ont des droits sur nous, nous avons des devoirs envers eux. Et ce à quoi ils ont droit, ce que nous leur devons c'est un *souvenir reconnaissant* et *chrétien*.

I

Nous leur devons le *souvenir*. Partout, la vie a repris son cours ; sur les champs de bataille, même les plus dévastés et bouleversés, la nature plus encore que les hommes a nivelé les retranchements, étendu sa verdure et fait renaître la vie. Mais il faut nous souvenir de l'immense hécatombe. Chaque village, presque chaque famille a ses victimes. — Supposez que chacune des maisons où il y a eu des morts de guerre soit incendiée, comptez alors combien il y aurait de maisons en moins et mesurez l'étendue de la dévastation. Or une maison se reconstruit, mais les jeunes Français fauchés à la fleur de l'âge nous sont enlevés à jamais. C'est une perte sans mesure, immense, irréparable.

Multipliez les deuils de cette paroisse par les dizaines de milliers de communes de France, dont aucune n'est indemne, évoquez les centaines de milliers de tombes de l'immense nécropole, petites tombes éparses du front marquées d'un humble tertre et de l'inscription : « A un soldat inconnu » ; cimetières chaotiques de l'avant que les obus bouleversaient sans répit, où l'on se hâtait de procéder aux sépultures entre deux rafales ; cimetières géants regroupés, innombrables alignements de croix où dorment des divisions entières, sur les rangs, comme pour une revue, tombes de nos villages et tombes de la captivité, tombes sans fond de nos marins ensevelis sous le grand linceul bleu de l'Océan, tombes muettes et sans nom des pauvres disparus. Tous sont nos sauveurs et nos créanciers. Nous leur devons un souvenir.

II

Nous leur devons un souvenir *reconnaissant*. C'est parce que tous les cœurs ressentent profondément cette obligation que partout l'on s'ingénie pour rendre honneur aux morts. Ce sont tout d'abord les hommages immédiats, ceux du champ de bataille, les plus pauvres, mais les plus saisissants. Ce sont ensuite les lieux sacrés marqués par des hécatombes plus sanglantes, Lorette et les Eparges, Tahure et les Hurlus, le Kemmel, Vaux et Douaumont, et combien d'autres noms trop célèbres, qui sont entourés d'honneurs plus permanents ; croix, colonnes, pyramides, ossuaires, chapelles. Dans les moindres villages, on a tenu à avoir un et souvent deux monuments des morts, érigés sur les places et dans les églises, avec la liste des enfants de la localité qui ont donné leur vie à la patrie.

Pas de fête où l'on ne rappelle pas le souvenir de ceux auxquels nous devons tant de reconnaissance. Ils sont de toutes les cérémonies. Rien sans eux. Aux fêtes de la Victoire, avant le défilé triomphal sous l'Arc de Triomphe, un haut cénotaphe était là avec des parfums, des fleurs, des cavaliers, des torches.

Tous ces témoignages de souvenir et de reconnaissance sont nécessaires, c'est notre façon humaine d'honorer nos morts, mais combien ces efforts sont éphémères et impuissants ! Les fleurs se flétrissent. L'herbe envahit les cimetières. Les lettres d'or se ternissent. Les discours s'envolent. Avouons-le : notre reconnaissance est impuissante, et si elle se borne à ces pauvres honneurs humains, elle est creuse, vide et presque dérisoire. Il n'y a rien de douloureux et de désolé comme les vaines paroles des incroyants devant les tombes. Que peuvent dire ceux qui ne croient à rien, qui n'ont plus d'espérance ?

Peu importent aux morts les palmes, les marbres précieux, les grandes phrases. Peu importent au sol-

dat inconnu la sépulture triomphale de l'Arc de l'Etoile, les couronnes renouvelées, les délégations incessantes et les drapeaux qui s'inclinent. Il n'en reste pas moins couché sous sa lourde dalle. Si tout finit à la tombe, les morts de la guerre sont les vaincus, ils ont tout perdu avec la vie et tous nos honneurs sont vains et impuissants, comme des concerts joués devant des sourds et des cadavres.

III

Et c'est pourquoi tout ce que nous faisons pour nos morts doit être vivifié par les consolations et les espérances *chrétiennes*.

La religion seule a les paroles sincères et efficaces de la vérité, les paroles de vie. Elle part de cette doctrine solidement établie et qu'elle enseigne d'autorité, la vie éternelle. Pour elle, nos morts ne sont pas morts, ils vivent. Ce qu'ils ont laissé dans la tombe est peu de chose ; le meilleur d'eux-mêmes, ce qui faisait leur personnalité, ce par quoi ils avaient la connaissance et la volonté, cette âme intelligente, ce cœur qui nous aimait, riche de tout ce qu'ils ont fait de bien, de leur bonté, de leur sacrifice, du devoir accompli, cela n'est pas mort. Je crois à la vie éternelle, à la leur, à la nôtre. Ils vivent, ces camarades, ces frères d'armes. Nous ne sommes séparés d'eux que par un rideau. Nous avons la certitude de les retrouver.

Puis nous savons qu'entre le monde où ils sont et celui où nous sommes il y a des relations. Il n'y a pas seulement le sombre passage de la mort, il y a les relations incessantes de la Communion des saints. Nous pouvons leur parler. Ils peuvent nous entendre. Les uns sont déjà parvenus au séjour de la gloire, les autres sont encore en attente au séjour de la purification. Tous, unis au Christ, membres d'une même famille dont il est le chef, appartenant à un même corps dont il est la tête, nous pouvons nous entr'aider. Ceux qui sont arrivés au ciel nous protègent, comme nous prions et méritons pour ceux qui achèvent leur purgatoire.

Ah ! voici donc une reconnaissance qui n'est pas vaine, mais vraiment utile et efficace, surtout quand elle ne se borne pas à nos prières à nous, mais qu'elle offre la prière parfaite, toute-puissante : le sacrifice de la messe. Là Jésus-Christ s'immole pour le genre humain, comme ils se sont sacrifiés pour leur pays, et son sang divin efface leurs fautes, purifie, rachète, sauve leurs âmes et leur ouvre le ciel.

Voilà notre témoignage de reconnaissance. Nous allons prier pour nos chers morts, nous unir au sacrifice de la messe à leur intention. Chaque messe est pour une multitude d'entre eux une délivrance et une promotion. A leur entrée au ciel, tous leurs camarades vont au devant d'eux, tous les saints du ciel leur font cortège. « J'ai combattu le bon combat, disait S. Paul, j'espère avec confiance la couronne que Dieu me réserve dans sa justice. » Hâtée par nos suffrages et la grande prière de la messe, cette heure de la justice parfaite sonne enfin. Le Dieu juste et bon accueille ses enfants, les couronne et leur donne l'accolade infiniment glorieuse : Tu as combattu, dit-il, le bon combat, tu as donné ta vie pour ton pays, reçois la récompense éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT MARTIN

(11 novembre)

I

L'EXEMPLE DE SES VERTUS

Mes frères,

La date du 11 novembre 1918 restera à jamais mémorable dans les fastes de l'histoire nationale. Ce jour-là, les cloches de France se mirent en branle joyeusement, de clocher en clocher, pour saluer le glorieux armistice qui mettait fin à tant de sanglants combats. Au milieu des légitimes effusions de la joie populaire, les esprits réfléchis se prirent à songer que Dieu, encore une fois, venait de faire de grandes choses par ses Francs qu'il aimait, puisqu'il récompensait la science de leurs chefs, la ténacité de leurs gouvernants, l'incomparable bravoure de leurs soldats, au jour même de la fête du « Père de la Patrie », du soldat, du moine et du pontife qui, par sa prière, son action et sa parole, avait si largement contribué à « faire la France comme les abeilles font leur ruche ».

Le souvenir de S. Martin fut, en effet, mêlé à celui de toutes les gloires de la France.

Dans sa prière à la basilique de Tours, Clovis avait reçu l'heureux présage de la victoire qu'il allait remporter sur Alaric, et qui devait assurer l'orthodoxie de la France. Il disait souvent à ses troupes : « Où sera l'espérance de la victoire si l'on offense le bienheureux Martin ? » Sainte Clotilde vint abriter et sanctifier son veuvage auprès de son tombeau. Sainte Radegonde vint y déposer les derniers ornements de la royauté avant de se rendre comme moniale à Sainte-Croix de Poitiers.

Charlemagne l'enrichit de ses dons. Nos rois se saisirent du lambeau de son manteau pour en faire une oriflamme, et le bleu de nos drapeaux rappelle encore les prodiges accomplis sous la « chape de S. Martin ». François Ier, Louis XI, Louis XIV, vinrent faire le pèlerinage au sépulcre du thaumaturge des Gaules. Les deux tours demeurées debout auprès de ses reliques rappellent encore l'immense basilique où nos pères avaient abrité ses restes précieux.

Après la Sainte Vierge, qui occupe une place toute spéciale dans l'économie de la Rédemption et dans l'histoire de la piété catholique, il n'est guère de saint, en un mot, qui n'ait été honoré d'un culte aussi répandu, aussi universel, pourrions-nous dire, que S. Martin. Les populations chrétiennes de l'Occident ont multiplié, comme à l'envi, leurs témoignages de piété et de confiance envers ce glorieux Patron des Gaules.

Parmi les nombreux temples élevés en son honneur, se trouve celui de cette paroisse. N'est-ce pas

une excellente raison, en ce glorieux anniversaire du jour où nos cloches sonnèrent le joyeux carillon de la victoire, n'est-ce pas une raison, dis-je, de célébrer aussi la fête de celui qui, Patron de cette église, est en même temps l'un des protecteurs de la France ? Nous donnerons donc, bien simplement, un abrégé de sa sainte vie, dans l'espoir d'y trouver pour la nôtre de fructueuses leçons.

I

C'est vers l'année 316 que Martin vient au monde, en Styrie ; c'est-à-dire qu'il n'est ni romain, ni franc, ni gaulois. Il est le fils d'un vétéran parvenu au grade de tribun. Comme son père, il choisit le métier des armes et, à 15 ans, il est envoyé contre les Goths.

Mais ce jeune homme, soldat d'élite, conserve au milieu des camps, quoique païen, toute sa droiture. Insensible à l'attrait des plaisirs, il reste pur au milieu de la corruption qui l'entoure. Epris d'idéal, en dépit du grossier matérialisme de ses compagnons, il sent, de bonne heure, son cœur touché par la grâce. Dès 12 ans, du reste, il est catéchumène. Peu à peu, ses yeux s'ouvrent à la vraie lumière.

Avec les années et la bonne conduite, les grades sont venus. Il porte maintenant, dans l'armée impériale, la chlamyde du prétorien : il est officier de lanciers.

Un jour il se trouve, en cette qualité, à Amiens, quand un pauvre se présente à lui aux portes de la ville, à demi-nu. Martin partage avec lui son manteau. Vous savez, m. f., le miracle qui suivit : au cours de la nuit d'après, le Christ Jésus lui apparaît sous les traits du pauvre secouru, disant aux anges qui l'entourent : « Voici le manteau dont Martin, encore catéchumène, m'a revêtu. »

A la suite de ce miracle, le vaillant soldat reçoit l'eau sainte du baptême, à Amiens, puis, peu à peu, sous l'action de la grâce, il se sent attiré vers une vie plus parfaite. Lors d'une invasion barbare, appelé à servir, il refuse la gratification qu'on lui propose : « Je suis soldat du Christ », dit-il à l'empereur, et il demande un congé.

Il abandonne donc sa carrière, non sans avoir accepté l'humiliation publique des reproches du césar Julien, et bravé une mort presque certaine, puisqu'il n'est libéré que sous la condition de se présenter seul au-devant des Barbares.

Après 25 années passées à l'armée, affranchi du service qu'il doit à César, Martin court s'enrôler dans une autre milice, celle du Christ : il vient s'agenouiller aux pieds de S. Hilaire, l'illustre évêque de Poitiers, et s'efforce de suivre ses traces.

La vie cléricale elle-même offre bien quelques obstacles à l'essor de son âme : il craint la vaine gloire, l'attache à ses œuvres, et il refuse d'être ordonné diacre. Il accepte seulement le modeste office d'exorciste, qui convient à son humilité, puis il se retire dans les bois aux environs de Poitiers. Il y mène la vie des ascètes, mate son corps par le cilice et les jeûnes, nourrit son intelligence des saintes Ecritures et des pieux enseignements d'Hilaire de Poitiers ; il se plaît dans cette solitude où il se sent plus près de Dieu.

Il la quitte cependant, et passe plusieurs années d'exil en Italie et en Pannonie, plutôt que de fléchir devant les ariens un instant victorieux. De retour à Poitiers, il embrasse la vie des cénobites.

II

On était alors au milieu du IVe siècle, dans un temps où la Gaule était habitée par des peuples encore barbares venus de l'autre côté du Rhin.

Quelques-uns déjà se faisaient baptiser, mais le christianisme n'avait pas eu raison encore de leur robuste nature et de leurs mœurs farouches. Pour qu'ils s'adoucissent, il fallait qu'ils fussent travaillés par des âmes saintes et patientes.

Ce rôle fut rempli par les moines. Ce sont eux qui, en défrichant les terres, en utilisant les Barbares eux-mêmes, ont refait le monde et la chrétienté.

Le grand maître de ces moines fut, après Dieu, S. Martin.

Ce pouvait être un petit homme, de chétive apparence, qu'importe ! ce moine de Ligugé comprit que Dieu l'appelait à la grande moisson des âmes franques et gauloises. Dès ce jour, dans cet ermitage fondé par lui, et d'où il rayonnera dans le pays entier, il commence sa carrière de missionnaire et d'apôtre.

Et le voici qui s'en va dans le Poitou, en Vendée, en Saintonge, en Limousin, en Périgord et ailleurs, prêcher l'Evangile de Jésus, et mener une lutte acharnée contre les faux dieux, semant déjà sur ses pas des miracles éclatants.

De telles prouesses et un zèle si dévorant le désignent tout naturellement à l'épiscopat. A cinquante-quatre ans, il est placé sur le siège de Tours, bien malgré lui.

L'onction sainte a donné à notre apôtre une ardeur plus grande encore, et il reprend avec un zèle plus enflammé sa tâche de combattant du Seigneur.

Pour l'aider, il groupe, près de Tours, à Marmoutiers, une pieuse phalange de missionnaires qui se préparent là, sous la conduite de l'ancien soldat de César, à la conquête des âmes.

Lui-même s'en va, infatigable ; il parcourt les plaines, franchit les montagnes, sans qu'aucun obstacle ne l'arrête. Comme tout slave, il apprend facilement des dialectes divers, et sait ainsi merveilleusement s'adapter aux différentes populations qu'il évangélise. Cheminant à pied ou sur une monture, il s'enfonce dans l'intérieur des terres, parvient jusqu'ici, m. f., s'il faut en croire la tradition ; il s'arrête dans les champs, au milieu des travailleurs, leur parlant avec une éloquence familière à laquelle nul ne résiste. Dans les villages, il prend place au foyer des pauvres gens, fait pénétrer dans leur cœur l'amour de Dieu, l'espérance du ciel et ne s'en va pas sans avoir séché leurs larmes.

Son ami Sulpice Sévère a laissé de lui un portrait qui montre à quel point il était dégagé des pensées de la terre et constamment uni à Dieu. « Personne, dit-il, ne le vit jamais en colère, ni

même simplement ému, ou accablé de tristesse, ou se livrant à une joie immodérée ; il portait sur son visage une allégresse vraiment céleste et surhumaine ; le nom du Christ était toujours sur ses lèvres ; son cœur débordait de piété, de paix, de miséricorde ; aucune injure ne pouvait lui inspirer la moindre rancune ; pauvre et modeste dans son extérieur, charitable envers les hérétiques et les païens comme envers les fidèles, les yeux baissés ou levés vers le ciel, il priait sans s'accorder jamais un instant de relâche. »

Aussi, voyez, m. f., comme sa popularité est immense ! Dans toute la France d'alors, on le demande. De toutes parts, les populations accourent sur son passage pour l'acclamer, et, dociles à sa voix, renversent de leurs mains les idoles. Les hommes les plus pervers, ceux-là même que la société rejette de son sein, écoutent sa parole plus puissante que celle des empereurs. Il s'en va de Trèves à Bordeaux, des Ardennes en Vendômois ; on le rencontre dans sa « villa » épiscopale, sur les voies romaines, dans les sanctuaires, les chaumes et les palais.

Et puis, un jour, il tombe, accablé de tant de travaux apostoliques.

Suivant la pensée de S. Bernard [1], la soumission à la volonté de Dieu était devenue le principe de tous ses actes. Il en donna, sur son lit de mort, une preuve plus éclatante encore.

Ses disciples pleuraient : « Pourquoi nous abandonner, ô père ? disaient-ils. Pourquoi laisser vos enfants dans la désolation ? Nous savons que vous aspirez à Jésus-Christ, mais votre récompense est assurée et elle ne sera pas diminuée par un petit sursis. Songez plutôt à nous, prenez-nous en pitié, nous que vous allez quitter. »

Devant cette demande, Martin fait un sacrifice suprême : malgré les longs efforts qui l'ont mené jusqu'aux portes du ciel, il offre de renoncer au bonheur immédiat qui lui est préparé et de continuer sa vie d'abnégation et de travail, si tel est le bon plaisir divin : « Seigneur, dit-il, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail, que votre volonté soit faite ! Ils sont rudes, Seigneur, les combats de votre milice sur la terre, et j'ai déjà combattu bien longtemps. Cependant, si vous m'ordonnez de rester encore dans les rangs et de soutenir ce labeur, je m'y soumettrai. Que si vous avez pitié de mon âge, votre volonté m'est également agréable, ô mon Dieu, car alors c'est vous qui garderez ceux pour qui je tremble. »

Peu de temps après ce dernier acte de résignation, l'union si laborieusement poursuivie sur terre se consommait au ciel.

Cet homme était arrivé à un tel degré de sainteté, si rare sur cette terre, que le cardinal Pie, après avoir rapporté le récit de cette mort, ne craignait pas d'ajouter : « Martin n'a pas eu son semblable dans la glorieuse lignée des saints [2]. »

Ainsi, m. f., le 11 novembre 397, à Candes, en Touraine, couché sur un lit de cendres et enveloppé dans un grossier cilice, Martin, le grand évêque, rendait à Dieu sa belle âme. Ainsi prenait fin la vie de ce thaumaturge dont nous célébrons la fête aujourd'hui.

[1] *Sermon pour la fête de S. Martin*, P. L., t. CLXXXIII, col. 489-500.
[2] *Œuvres*, t. III, p. 379.

III

Il y a encore parmi nous, comme au temps de Martin, des âmes païennes, ou à peu près telles, trop éprises, en tout cas, des choses terrestres. Demandons à notre saint Patron d'intercéder pour que Dieu leur parle, afin qu'elles se soumettent à sa volonté sainte, toujours prêtes à accepter de sa main bénie les épreuves et les joies, le repos ou le travail.

Il arrive bien souvent aussi que nos âmes, dépouillées des splendeurs surnaturelles dont la grâce les avait revêtues, aient froid et frissonnent comme le pauvre d'Amiens, — on est si malheureux, loin de Dieu ! — Oh ! alors, que notre saint évêque jette sur elles le manteau de la Foi et de la Charité ! Qu'il puisse obtenir du divin Maître que sur celles qui n'ont plus la foi, passe ce souffle de vie qui les arrachera aux horreurs de la perdition et de la corruption !

La vertu persévérante du saint pontife, que nous avons admirée au cours de cette instruction, ne semble-t-elle pas comme une invitation divine à implorer son secours ?

S. Grégoire de Tours, en rappelant la résurrection du catéchumène par son prédécesseur, adressait à Dieu cette prière : « Seigneur, après que j'aurai été condamné à cause de mes péchés par le souverain Juge, ah ! que le glorieux Confesseur, me couvrant alors du très saint manteau dont il est vêtu dans la gloire, me protège contre tant de rigueur, et que les anges disent au Roi ce qu'ils dirent autrefois à propos du mort ressuscité à Ligugé : « Seigneur, c'est celui pour qui prie Martin [1]. »

« Que chacun de nous, m. f., se laisse aller à la même espérance, s'écriait naguère le cardinal Pie [2], nous sommes des pécheurs et nous ne mériterions jamais par nos œuvres que les châtiments du Juge terrible ; mais attachons-nous au culte de Martin, faisons-nous les apôtres de sa gloire, chérissons les lieux qu'il a illustrés ou qui lui sont dédiés, et quand sera venu pour nous le dernier jour, quand la parole redoutable sera sur le point d'être proférée, alors les anges rediront ce qu'ils dirent pour le catéchumène de Ligugé : « Seigneur, c'est celui pour qui prie Martin. »

S. Martin, protecteur de la France et Patron de cette paroisse, priez pour nous. Ainsi soit-il.

II

L'APÔTRE ZÉLÉ

Mes frères,

L'âme d'un apôtre est faite de deux grandes forces qui se pénètrent et se soutiennent : la générosité ardente et la perspicacité clairvoyante.

[1] *De Virtutibus S. Martini*, t. II, p. 60.
[2] *Œuvres*, t. II, p. 61-75.

La première pousse le pêcheur d'âmes à se surdépenser pour gagner les foules au Christ, sans lassitude, sans repos, n'attendant que l'éternité pour trouver en Dieu son calme et sa paix.

La seconde considère l'immensité de la moisson spirituelle, « messis multa », les dangers de tous les instants qui menacent les rachetés, entend les appels des âmes, considère la variété infinie de leurs besoins, se fait toute à tous et, suivant les milieux et les occasions, emploie les méthodes les plus sages et les mieux proportionnées au but à atteindre.

Tel nous apparaît notre saint Patron dans l'évangélisation des campagnes gauloises encore païennes où l'a poussé l'Esprit de Dieu aux environs de 360.

I

De bonne heure Martin est attiré par la grâce : il a dix ans que déjà, à l'insu de ses parents païens, il se faufile dans les assemblées chrétiennes et que son jeune cœur est séduit, conquis par la piété des assistants, la suavité des chants et surtout la présence du Christ invisible mais si bon. Il entend parler de ces étonnants solitaires des déserts d'Egypte qui semblent ne vivre que pour le ciel : l'enfant nourrit la pensée de se retirer dans la solitude pour contempler Dieu.

Mais c'est vers une direction tout opposée que le fixe l'implacable volonté du païen endurci et du vieux soldat obstiné qu'est son père. Il sera « Scholar », quelque chose d'intermédiaire entre l'enfant de troupe et l'aspirant officier.

Dans la vie des camps, plus dangereuse alors puisque tout était en grande partie païen, Martin se conserve pur. A défaut du recueillement de la solitude, il pratique avec ses égaux, et même son ordonnance, la douceur, la serviabilité, la charité, totalement opposées à l'esprit de caste si prononcé dans les légions romaines.

Pour gagner les âmes, il conquiert, par le don de soi, les cœurs à la douceur du Christ.

C'est dans cette période de sa vie — Martin avait à peu près 20 ans — que se place l'épisode du manteau tranché d'un coup d'épée aux portes d'Amiens. Ce matin-là, il avait déjà abandonné aux indigents toute la partie de son vêtement qu'il pouvait retirer, et sur ses épaules il ne restait plus que le simple manteau à peine suffisant pour cacher l'insuffisance de son accoutrement.

« Martin encore catéchumène m'a revêtu de ce manteau », lui dit le Christ dans une apparition la nuit suivante.

Après son baptême, à l'âge de 22 ans, il est impatient de se vouer au genre de vie auquel il aspire, mais c'est encore la charité qui va le retenir pendant deux ans : son tribun — nous dirions son colonel — le prie de l'attendre, lui promettant de le suivre aussitôt après leur commune libération.

Il croyait tenir à jamais sa chère solitude, quand dans son cœur retentit la voix impérieuse que Dieu fait entendre aux grandes âmes : « Sors ».

Dieu entend qu'il inaugure son rude apostolat par l'évangélisation des siens ; et malgré la prévision que l'Esprit Saint lui donne des tribulations et des échecs qui l'attendent, S. Martin quitte la chère compagnie de S. Hilaire à Poitiers pour se rendre en Hongrie.

Après bien des prières et des larmes, il échoue devant la dureté de son père, mais réussit du moins à convertir sa mère.

A son passage à Milan, il est persécuté par la secte des Ariens et ne peut retourner en Gaule que quand Hilaire, banni en Egypte, est rappelé d'exil. C'est, je l'ai dit, au cours de 360.

Il passe onze ans comme moine et missionnaire dans la solitude de Ligugé ; puis, après avoir eu, entre temps, la douleur de perdre son père spirituel, l'évêque de Poitiers, voilà qu'on l'intronise, bon gré mal gré, sur le siège de Tours.

Son ami et historien, Sulpice Sévère, lui rend ce bon témoignage : « Une fois évêque, je ne puis dire combien il s'y montra grand, car il resta invariablement ce qu'il avait été auparavant : même humilité dans le cœur, même pauvreté dans le vêtement. Il sut allier la dignité et l'autorité de l'évêque avec l'esprit et les vertus du moine. »

Nous retrouverons en effet chez lui le même « allant » intrépide du soldat du Christ qui ne recule devant aucune difficulté, aucune opposition ; la même bonté du cœur qui donne tout, même le vêtement, quand il a dépensé la dernière pièce de monnaie.

Il n'est pas homme à supporter l'erreur ou le mal dans son troupeau sans se porter à sa poursuite.

Il connaît le caractère intraitable des campagnards païens qu'il veut gagner à la foi : il les aura.

Citons quelques traits qui peignent bien sa manière.

C'est aux environs de Châteauroux. Il rencontre un temple païen, repaire de superstition et d'immoralité, forteresse du diable. Il songe d'abord à détruire l'édifice, la pioche à la main. Il est violemment frappé et repoussé. C'est à lui-même qu'il s'en prend par le jeûne et le cilice, et, à Dieu, par une fervente prière de trois jours. Le troisième jour, deux anges armés l'assistent. Les populations païennes, frappées de stupeur, n'osent plus s'opposer à la destruction du temple et se convertissent à ce Dieu qui vient de leur révéler sa puissance.

Une autre fois, c'est aux environs de Chartres. Il traverse un pays païen, mais que la rencontre de l'évêque de Tours met en branle sur son passage. Immense pitié pour ces brebis sans pasteur, ces âmes sans lumière. Vibrante exhortation sur la puissance et la bonté du Dieu Rédempteur.

Une femme s'avance : « Tu es ami de Dieu : Rends-moi mon enfant ». Anxiété du moment décisif ; Martin, averti et inspiré par le Ciel, s'agenouille et prie. Au bout de quelque temps, il rend l'enfant vivant à sa mère et tous demandent le baptême.

Il ne fut pas plus embarrassé à quitter la tunique de l'évêque que la chlamyde de l'officier.

Au cœur de l'hiver, Martin donne à son archidiacre l'ordre de remettre un vêtement à un malheu-

reux qui le sollicite. Lenteur et mauvaise grâce de l'exécutant. Martin retire doucement sa tunique de dessous sa chape. On l'avertit qu'on l'attend pour l'office : « Apportez-moi le vêtement, je saurai retrouver le pauvre ».

II

Mais cette grandeur d'âme n'est pas faite uniquement de la spontanéité de la charité qui d'un seul élan, sans calcul, presque sans réflexion, se porte au secours.

Comme toute vraie vertu chrétienne, elle se fait devancer et éclairer par la prudence surnaturelle qui proportionne sagement les moyens au but.

J'ai déjà rapporté cet amour de la solitude, marque d'humilité et source d'intimité avec Dieu ; car Dieu ne refuse rien à ceux qui ont tout quitté pour le suivre.

Avant de connaître S. Hilaire de Poitiers, c'est à Trèves, près de S. Maximin, qu'il semble s'être retiré pour se pénétrer des traditions et doctrines ascétiques qu'avait laissées le séjour de S. Athanase, exilé lui aussi et entouré d'un groupe de moines d'Egypte.

A Poitiers, S. Hilaire ne put faire accepter d'abord les ordres majeurs à l'humilité un peu farouche du moine : du moins accepta-t-il d'être ordonné exorciste : c'était l'arme de la lutte spirituelle contre le démon ; cela répondait tout à fait au tempérament d'âme de notre saint.

Les autres ordres vinrent ensuite.

Martin en vit bien la nécessité : l'œuvre était immense en étendue et en profondeur comme le mal moral et le paganisme de ces campagnes, en friche, au double sens du mot. Il n'eut point de ces lassitudes si communes aux meilleurs, même à ceux qui veulent se donner à l'apostolat. Il comprit d'autre part que, seul, il eût été débordé : c'est pourquoi dans sa solitude de Ligugé il attire des compagnons, comme lui des âmes de prière et d'intercession, comme lui décidés à se dévouer dans le même esprit de défrichement de ces déserts spirituels.

Cette sûreté de coup d'œil, don de sa riche nature, mais aussi des lumières implorées d'En-Haut, S. Martin l'affirme partout : « Dans tout ce qu'il entreprend, il aperçoit tout d'abord le but, et il y tend sans retard ; pour l'atteindre, il compte avant tout sur la grâce divine, mais il ne néglige aucun des moyens humains qu'il savait découvrir et combiner avec une remarquable clairvoyance ».

Ayant planté sa cabane au milieu des huttes et des grottes de ses compagnons, il sera leur chef et il saura les diriger tout en restant le plus humble de tous.

Matériellement la vie est austère, les jeûnes et abstinences sont fréquents ; l'usage même du poisson est celui d'un plat de grande fête. Le temps se partage entre la prière en commun, la méditation et le travail, c'est-à-dire soit la copie des manuscrits, qui sauvera tant de chefs-d'œuvre, soit le travail des mains.

Missionnaire infatigable, S. Martin, après les avoir formés, établit plusieurs de ses disciples en différents centres d'où ils rayonneront et qui hâteront la conversion des campagnes.

* *

Mes frères, je ne vous ai rappelé qu'une faible partie de l'activité apostolique de notre grand Patron, le plus populaire des saints de France, puisque ses courses missionnaires le portèrent partout et gravèrent profondément le souvenir de sa bonté.

Soyons vraiment ses enfants : ayons son esprit ; ayons au cœur un grand amour du Christ ; puis éveillons et entretenons dans nos cœurs qui savent être généreux la sainte inquiétude des âmes moins favorisées que nous, plus travaillées par l'indifférence et les entraînements pernicieux. Ne disons pas : « Du moment que j'ai ce qu'il me faut, que m'importent les autres ? »

Visons à devenir de ces âmes plus généreuses qui disent comme S. Martin au soir de sa vie :

« Seigneur, je ne refuse pas le travail : je suis toujours votre fidèle soldat ; et si, pour l'amour de vous, il y a quelque peine, quelque intensité d'effort et de persévérance à soutenir, tant mieux, puisque je vous servirai plus et que je vous aimerai davantage. » Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRETIENNE

CXXVI

LES PETITS MOYENS A EXPLOITER *(suite)*

Sinite parvulos ad me venire : talium est enim regnum cœlorum.

Laissez venir à moi les petits enfants: car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. (Luc, XVIII, 16).

Je n'ai pas encore terminé l'énumération des pieux exercices auxquels nous formons la jeunesse chrétienne, quand elle nous semble disposée à se donner à Dieu. Je la reprends donc, avec l'espoir de l'achever avec le présent entretien.

I

Le premier exercice dont je parlerai aujourd'hui est la *lecture spirituelle*.

La lecture des bons livres est aussi utile aux âmes que la lecture des mauvais livres leur est nuisible. Tout livre, en effet, nous rend présent et nous fait entendre son auteur. C'est, du côté de celui-ci, une conversation écrite. Elle n'a ni la puissance de la voix ni celle du geste ; mais elle compense largement cette lacune par d'autres avantages. Ainsi, elle a été calculée à loisir pour se rendre persuasive. Elle utilise à cet effet toutes les ressources du langage. Elle ne se laisse déconcerter ni par les interruptions, ni par aucune des résistances qu'on lui oppose. Elle jouit donc, sur le plus grand nombre des hommes, d'une influence considérable.

L'action de la lecture s'exerce dans tous les sens et conduit avec une égale efficacité, soit au bien, soit au mal.

Comment s'est souillée cette imagination hier encore si pure ? Comment s'est avili ce cœur, si enthousiaste des grandes et nobles causes ? Comment se sont évanouies les convictions de cet esprit qu'on croyait si ferme dans sa foi ? Comment s'explique la trahison de ce citoyen, autrefois connu pour son dévouement au bien public, et qui maintenant travaille avec frénésie à la ruine de l'état social ? — Reconnaissez là l'œuvre des mauvaises lectures !

Les saines lectures produisent, dans un sens contraire, de semblables résultats. Ecoutez ces traits d'histoire. — Un jour, raconte S. Augustin [1], deux hommes sont entrés, au cours d'une promenade, dans la cabane d'un pieux ermite. Ils y ont trouvé la vie de S. Antoine et en ont lu quelques pages. En apprenant quelles admirables vertus fleurissaient dans les déserts de la Thébaïde, ils se sont sentis pressés de les pratiquer eux-mêmes. Dès demain, ils quitteront leur carrière brillante et se consacreront au service de Dieu. — Dans les premières années du XVI[e] siècle, un jeune officier espagnol de conduite légère reçoit une blessure grave au siège de Pampelune. Sa convalescence se prolonge. Mais pour occuper ses loisirs, il n'a sous la main que des livres chrétiens. Il les lit. Bientôt, son esprit s'éclaire aux lumières de la foi et son cœur s'éprend d'amour pour Dieu. Quand il sortira de l'asile où il a soigné sa blessure, ce sera pour créer un nouvel Ordre religieux : la Compagnie de Jésus.

Les transformations morales opérées sous l'influence de la lecture sont de toutes les époques et, à vrai dire, de tous les jours.

Il était impossible que les influences contraires entre lesquelles se dispute l'empire du monde ne cherchassent point à exploiter, pour s'assurer la victoire, l'action puissante de la lecture. De là, les mauvais journaux et les mauvais livres. De là, les livres et les journaux consacrés à la propagande et à la défense de la religion. De là, en particulier, l'exercice régulier de la *lecture spirituelle ;* c'est-à-dire d'une lecture choisie pour enseigner aux âmes désireuses de les connaître les secrets de la perfection chrétienne. Il y a de longs siècles que cet exercice est pratiqué par les personnes vouées à la piété. Beaucoup s'y sont soumis tous les jours durant quelques instants. Les gens du monde l'adoptaient eux-mêmes dans la mesure où ils le pouvaient. Les vieillards d'aujourd'hui l'ont vu observer par leurs parents, quand les loisirs de la saison le permettaient. Cette lecture se faisait alors en famille. Les livres dans lesquels on lisait avaient déjà servi aux aïeux ; ils portaient la trace de leurs doigts et avaient bruni à la fumée de leur foyer... Il y a là un exemple digne de retrouver place dans nos habitudes. Nous avons besoin des bonnes lectures pour faire refleurir parmi nous les croyances et les mœurs de nos pères.

[1] *Confessions*, liv. VIII, ch. 6.

Le choix du livre où se fera la lecture spirituelle demande un certain discernement. Tous les ouvrages, même parmi ceux dont les auteurs sont des saints, ne sont pas également utiles. En règle générale, il faut donner la préférence à ceux dont les lecteurs peuvent tirer le plus de profit ; par conséquent, à ceux qu'ils peuvent le mieux comprendre et qui répondent le plus exactement à leurs besoins. Certaines âmes appellent des leçons élémentaires, et certaines autres goûteront davantage des enseignements plus élevés. Celles-ci demandent des démonstrations doctrinales ; celles-là des considérations plus affectives ou des exhortations plus pratiques. Beaucoup aimeraient à mieux connaître nos fins dernières, avec les récompenses promises aux justes et les peines dont la justice divine menace les pécheurs. Il en est qui trouveraient du bonheur et de l'édification dans l'étude des Offices de l'Eglise, de la sainte liturgie et des rites avec lesquels s'administrent les sacrements. Enfin, ceux-là sont légion qui liraient avec un charme inexprimable la vie des saints, surtout des saints de notre temps et de notre pays. — Les livres parmi lesquels on peut choisir pour satisfaire ces besoins et ces préférences sont innombrables. Pour n'en pas laisser dans l'ombre un trop grand nombre, je dois m'interdire d'en signaler aucun. Tout prêtre sait ce qu'il faut savoir pour aider quiconque lui demandera conseil, à faire un choix utile et judicieux.

Les lectures dont je viens de parler doivent se faire avec un triple et ferme sentiment *de foi, de piété* et *d'obéissance*. — J'ai dit : un sentiment *de foi*. Car il faut voir dans les livres qu'on lit des enseignements venus du ciel. S. Augustin nous presse de regarder ces livres comme des lettres envoyées d'en-haut par les saints, afin de nous aider à les rejoindre. — J'ai ajouté : *la piété*. Ne faisons pas de la lecture spirituelle une simple étude d'esprit ; elle doit être un exercice de dévotion. Approprions-nous avec soin les pensées, les affections, les volontés, les prières de l'auteur. — Enfin, j'ai parlé *d'obéissance*. C'est qu'il convient d'imiter les exemples et de pratiquer les conseils donnés dans nos lectures. Je vous proposerai, à ce sujet, un beau modèle, dans la personne de S. Ephrem : ses historiens disent de lui qu'il s'appliquait, à mesure qu'il lisait, à reproduire dans ses actions la page qu'il avait lue [1].

Les lectures ainsi faites ne seront jamais rapides. Elles prendront le temps de goûter leur texte et de préparer sa mise en pratique. Apportons-y donc cette intention élevée et cette volonté d'en tirer profit. Quand nos abeilles viennent butiner sur les fleurs de nos jardins, elles ne veulent ni admirer leurs formes, ni applaudir à leurs couleurs, ni même respirer leur parfum ; elles se proposent d'en prendre le miel. Faisons comme elles. Lisons, non point pour charmer l'imagina-

[1] « Pingebat actibus paginam quam legerat. » (Ennodius, *Vita S. Ephrem*).

tion, ni pour orner la mémoire, ni même pour émouvoir le cœur. Un exercice de piété doit, sous peine de perdre le droit de porter ce beau nom, se proposer un but plus avantageux : lisons pour devenir meilleurs !

II

Quand j'ai parlé de la *prière vocale,* j'ai rappelé son utilité, les règles auxquelles elle doit obéir et les moyens par lesquels on peut s'aider à la bien faire. Celle dont je vais vous entretenir n'appelle aucune observation particulière. Cependant, la place que les pieux chrétiens lui ménagent dans leurs exercices religieux me détermine à lui consacrer quelques mots. Il s'agit du *chapelet.*

Au temps où l'imprimerie n'existait pas et où le livre écrit était une rareté, la plupart des fidèles ne pouvaient prier que de mémoire. Cela les obligeait, quand ils voulaient faire des prières de quelque importance, à répéter plusieurs fois les mêmes formules. Pour nombrer ces répétitions et les amener sûrement au chiffre fixé par eux, ils les comptaient au moyen de petites pierres attachées à un lien et qu'ils portaient avec eux. Ainsi le pieux Paul, du désert de Pherme, comptait-il les trois cents oraisons qu'il s'était imposé de dire chaque jour [1]. Plusieurs s'attachaient à ces instruments de prière au point de les faire ensevelir avec eux dans leur tombeau.

Parmi les formules dont la répétition charmait la piété de ces époques lointaines, la Salutation angélique s'était fait une popularité digne de remarque. Dès le XIe siècle, Pierre l'Ermite, prédicateur de la première croisade, entrecoupait ses discours de séries d'*Ave Maria.* Pour établir une certaine harmonie entre le nombre des cantiques du Psautier et ces séries d'*Ave* qu'il regardait comme le *Psautier de Marie,* il arrêta à 150 le nombre des *Ave.* Bientôt, ceux-ci furent partagés, comme le Psautier lui-même, en trois fractions de 50 chacune. Vienne S. Dominique ; qu'il range ces 50 invocations par dizaines ; qu'il consacre chaque dizaine à honorer un mystère de la vie de Jésus ou de Marie : nous aurons le Rosaire ou Couronne de roses, avec ses trois chapelets de chacun cinq dizaines d'*Ave Maria.*

Parmi les innombrables formules de prière, aucune n'est plus belle, plus facile, plus avantageuse que celle ci. Elle comprend l'*Oraison dominicale,* composée par Notre-Seigneur ; les paroles adressées à Marie par l'Ange Gabriel et par sainte Elisabeth, et une invocation rédigée par l'Eglise. En la récitant, nous faisons une prière où s'expriment à la fois le génie du Christ, le génie des anges et des saints, et le génie de la sainte Eglise. D'autre part, elle se grave aisément dans toutes les mémoires ; les plus ignorants la savent tout entière. Et, par les mystères dont elle rappelle, et le souvenir, et les leçons, et les promesses, elle résume en grande partie la doctrine chrétienne. Enfin, l'Eglise a enrichi sa récitation d'indulgences tellement nombreuses que je renonce à les énumérer et me vois contraint de renvoyer aux publications spéciales quiconque désire les connaître.

[1] Marin, *Vies des Pères des déserts d'Orient,* t. II, p. 5 (édit. Vivès).

On a reproché au chapelet ses répétitions d'une même formule. Cette répétition s'imposait pour assurer, d'une part, la popularité, et d'autre part, l'importance du chapelet. Sa popularité : car une formule assez longue et exempte de répétition eût été difficile à retenir de mémoire. Son importance : car une formule très courte n'aurait pas joui d'une étendue qui lui permît de faire figure parmi les pratiques de la piété chrétienne.

D'ailleurs, quand l'esprit humain éprouve un sentiment profond et puissant, il utilise volontiers, pour l'exprimer, la répétition. Ainsi, les Juifs répétaient sans cesse, au jour du triomphe de Jésus-Christ : « *Hosanna au fils de David.* » (Math., XXI, 9). Ainsi, les malades qui suppliaient Notre-Seigneur de les guérir, redisaient : « *Fils de David, ayez pitié de nous !* » (Math., XX, 30-31). Ainsi encore, l'Ecriture prête aux Anges du ciel un cri qui remplit leur éternité : « *Saint, saint, saint est le Seigneur !* » (Isaïe, VI, 3). Ce que le P. Lacordaire expliquait par cette raison : « L'Amour n'a qu'un mot ; et, en le disant toujours, il ne se répète jamais [1] ».

Enfin, on a vu, dans la monotonie résultant des répétitions du chapelet une cause de routine et par conséquent de distraction. Mais cette critique est moins fondée qu'elle ne le paraît. Car il y a, dans le chapelet, mille choses auxquelles l'*attention,* d'une part, et d'autre part l'*intention* peuvent s'attacher. On peut faire *attention* à la prononciation correcte des paroles, au sens de chacun des mots dont se compose la prière, aux événements honorés par chaque dizaine, aux leçons qu'ils donnent, aux défauts qu'ils flétrissent ; et le reste. De son côté, l'*intention* à laquelle on prie peut varier avec chaque dizaine et même chaque *Ave Maria.* Qui vous empêche, par exemple, de solliciter une grâce différente à chaque dizaine, et d'offrir chacun de vos *Ave* pour chacune des personnes à qui vous la souhaitez ?

Rappelez-vous qui est Marie et quelles raisons pressent les bons chrétiens d'avoir pour elle une profonde et filiale dévotion ! Vous vous expliquerez alors la popularité dont jouit, parmi eux, la prière que je viens d'expliquer, et la sympathie qu'elle mérite de rencontrer parmi vous.

III

Je suivrai, dans cet entretien, une marche ascendante si, après vous avoir parlé du chapelet, prière adressée à la Sainte Vierge, j'appelle votre attention sur un acte de dévotion envers Notre-Seigneur lui-même ; je veux dire, sur la *visite au Saint-Sacrement.*

L'un des prédicateurs les plus illustres du

[1] *Vie de S. Dominique,* p. 116-117 (édit. in-12).

XVII[e] siècle, Bourdaloue, a traité ce sujet [1]. Il ramenait à trois les raisons pour lesquelles cet exercice de piété se recommande à nous. « Il n'y a point, disait-il, de dévotion plus solide. Il n'y en a point de plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ. Il n'y en a point de plus salutaire pour nous-mêmes, ni de plus utile. » *La nature des choses, le désir du Sauveur, notre profit personnel :* voilà, au sens du grand orateur, les motifs sur lesquels s'appuie cette pieuse pratique.

La nature des choses : car la visite au Saint-Sacrement se fait à Jésus-Christ, et à Jésus-Christ réellement présent dans le lieu où nous le visitons. — Quand je vais invoquer un saint dans son sanctuaire, ma visite s'adresse à une simple créature ; quand je fais visite au Saint-Sacrement, elle s'adresse à Dieu. Encore, le saint n'est dans son sanctuaire que par son image ; lui-même m'écoute du haut des cieux, mais il n'en sort point pour se rapprocher de moi. — Si, agenouillé à mon propre foyer ou marchant recueilli le long de quelque sentier solitaire, je m'entretiens avec Notre-Seigneur, il n'est auprès de moi que par sa divinité et par l'attention avec laquelle il m'écoute. Mais Jésus-Christ est en son tabernacle dans la réalité de son âme et de sa chair pour accueillir ma prière. L'usage de la visite au Saint-Sacrement découle directement de la foi en la présence réelle. Quoi ! Les Mages sont venus d'un pays éloigné pour le voir dans sa crèche ; les Juifs accouraient de partout à sa rencontre, pendant sa vie mortelle, et le suivaient jour et nuit, sans souci de la fatigue et de la faim ; maintenant qu'il réside dans une maison voisine de la mienne, je le laisserais dans un complet isolement ? Cet abandon ne s'expliquerait que par un odieux affaiblissement de foi, ou un manque de cœur plus odieux encore.

La visite au Saint-Sacrement ne répond pas seulement au fait de la présence du Sauveur dans l'Eucharistie, elle répond encore à *ses plus chers désirs*. En effet, s'il s'est condamné à l'humble et obscure captivité du tabernacle, ce n'a pas été pour y demeurer solitaire. Il a voulu, conformément à une parole que nous pouvons bien entendre de la sainte Eucharistie, « *attirer tout à lui.* » *Attirer tout à lui :* rien n'était plus facile avant le péché. Mais depuis le péché rien n'effrayait les hommes comme d'approcher de Dieu. Rappelez-vous Adam et Eve se cachant quand il venait à eux tout après leur faute (Gen., III, 8) ; les Hébreux le suppliant de ne plus leur parler, mais de parler à Moïse (Exode, XX, 19) ; les Patriarches tremblant d'épouvante quand ils pensaient l'avoir vu, craignant de ne point survivre à cette vision ! Il fallait donc que Dieu trouvât le moyen de venir à l'homme et de rester auprès de lui sans l'épouvanter. Pour y réussir, il a d'abord caché sa majesté sous le voile d'une nature comme la nôtre et s'est fait homme. Puis, comme si ce voile était trop transparent et le laissait apercevoir, il l'a recouvert, dans l'Eucharistie, d'apparences encore plus impénétrables à nos regards. Voilà jusqu'où est allé son désir d'être avec nous et de nous retenir auprès de sa personne ! Ceux qui, après cela, persistent à s'éloigner de lui et le fuient, quand il fait tout pour les attirer, se rendent coupables de la plus noire ingratitude. « Je ne puis guère, conclut Bourdaloue, offenser plus sensiblement ce Dieu d'amour, que de n'avoir nul égard aux instances qu'il me fait et à la manière dont il me prévient. »

Enfin, la visite au Saint-Sacrement *nous sera souverainement utile.* Car le Seigneur nous invite, non pas pour se procurer le vain plaisir d'être entouré, mais pour nous offrir l'occasion de lui dire de quelles grâces nous avons besoin, et pour s'assurer celle de nous les accorder. Tel est bien le sens de l'invitation qu'il nous adresse : « *Venez à moi, vous tous qui souffrez du travail et de la fatigue : et je vous soulagerai.* » (Math., XI, 28). Quiconque peut répondre à cette invitation et ne le fait pas, montre à l'évidence qu'il n'a aucun souci d'être secouru dans ses tentations, ni d'être consolé dans ses peines, ni d'être relevé de ses chutes, ni d'être éclairé dans ses ténèbres, ni d'être encouragé dans ses abattements, ni de recevoir aucun des biens dont l'exercice qui nous occupe peut être la source.

Les considérations auxquelles je viens de me livrer vous expliquent assez, si je ne me trompe, comment et pourquoi la visite au Saint-Sacrement est entrée, dès les premières générations chrétiennes, dans leurs habitudes les plus chères. Jamais aucune loi positive ne l'a exigée. Mais les communautés religieuses et, dans le monde, les pieux fidèles s'en faisaient un devoir. Il faut dire qu'au temps des persécutions un usage s'était établi dans l'Eglise, sous l'influence duquel la visite au Saint-Sacrement était devenue éminemment populaire. Cet usage autorisait les fidèles à emporter dans leurs demeures personnelles la sainte Eucharistie, afin de l'avoir sous la main pour s'en nourrir, s'ils venaient à tomber au pouvoir des persécuteurs. Il y avait donc en ce temps-là, dans toute maison chrétienne, une sorte de sanctuaire intime, que la crainte fermait à tout regard indiscret. Dans ce sanctuaire était un tabernacle où le Christ habitait, caché sous les espèces sacramentelles. Or, je vous laisse à penser si les croyants du logis s'empressaient autour de lui. N'en doutez point ! Dès qu'ils pouvaient s'arracher un instant à leurs travaux et à leurs affaires, ils se réfugiaient à ses pieds pour l'adorer, lui dire leur foi, protester de leur fidélité, implorer en vue des épreuves que leur réservait peut-être le lendemain, la grâce toute-puissante du martyre. Plus tard, quand la sainte Eucharistie ne se conserva plus que dans les temples, la visite au Saint-Sacrement était passée dans les habitudes et s'y était fait une place que la piété chrétienne a toujours tenu et tiendra toujours à lui conserver.

[1] *Retraite spirituelle*, Considérations sur les visites du Saint-Sacrement.